

THEATRE DE POCHE BRUXELLES

Du 15 au 26 Septembre 2016



REVUE DE PRESSE

Presse écrite

Le Soir - Catherine Makereel - 24/09/15

Web

Le Suricate Magazine - Caroline Safrian - 30/09/2015

Rue du Théâtre - Suzanne Vanina - 25/09/15

Mad.be - Catherine Makereel - 23/09/15

Les Feux de la Rampe - Roger Simons - 17/09/2015

Radio

Radio Campus - « La Conspiration des Planches » - Nicolas Naizy - 23/09/15

RTBF - La Première - « Réveil Première » - Nicole Debarre - 19/09/2015

RTBF - La Première - « Le Monde est un village » - Didier Mélon - 18/09/15

Contact Presse: Anouchka Vilain

1a, Chemin du Gymnase - 1000 Bruxelles - 00.32.2.647.27.26 - presse@poche.be



LE SOIR

Le visage plus humain de l'exil



Au Théâtre de Poche, *Et si je les tuais tous Madame ?* est doublement d'actualité. Portée par des artistes du Burkina Faso, alors que leur pays est actuellement déstabilisé par un coup d'État militaire, la pièce dresse le portrait d'un exilé. Pourtant, la mise en scène d'Aristide Tarnagda met justement de côté ces foules anonymes de migrants que la couverture médiatique transforme en déluge inquiétant, pour s'attarder au contraire sur l'histoire d'un seul, sur un destin particulier, capté à un moment fugace et déterminant de son existence.

Tout se passe le temps d'un feu rouge. Tandis qu'une femme, muette derrière la fenêtre ouverte de sa voiture, attend que le feu passe au vert, un homme va l'interpeller, et tout lui débiller : sa femme et son enfant abandonnés au pays, les errances de l'exil, le doute permanent, les rêves et les désillusions. Seulement voilà, le temps presse avant que le feu ne passe au vert, alors son monologue éclate bientôt en plusieurs voix, plusieurs formes, rebondissant entre quatre acteurs et musiciens, jaillissant en murmures oniriques ou exhortations colériques, sur le fil rassurant de chansons traditionnelles ou par les incantations protestataires du hip-hop.

Il faut s'accrocher pour suivre ce récit furieux, intranquille, oscillant sans cesse entre deux mondes, deux continents, en transit éternel, symbolisé par cette attente entre deux feux sur la route. Il faut savoir s'abandonner à ce conte chaotique, vagabond, volontairement désordonné, d'un homme pressé de tout dire. Il raconte sa vie, l'ami d'enfance, les parents, les échecs, la vie comme une prison quand on ne se heurte qu'à des murs et des silences. « *Qu'est-ce qu'un homme hors de chez lui ? Hors du cœur, du sexe de sa femme ? Hors des rires, des pleurs de son enfant ?* » Le flot de son discours est à la hauteur des tourments de son exil, face à une interlocutrice muette, métaphore de l'impossible dialogue. Musical, dense, irrégulier, *Et si je les tuais tous, Madame ?* dit l'urgence qui guide ces exilés, et l'indifférence que leur opposent nos sociétés occidentales.

CATHERINE MAKEREEL

24/09/2015

Le Suricate

Et si je les tuais tous Madame ? au Poche

Ah qu'il est bon de retrouver le Théâtre de Poche en ce début de saison !

Oserais-je dire « notre théâtre de Poche à tous » tel qu'on le connaissait avec son feu ouvert, son équipe conviviale, ses pièces engagées et audacieuses,... Ce fut donc un réel plaisir d'assister à cette première qui faisait l'ouverture du théâtre à la lisière du bois.

Une pièce faisant écho à l'actualité européenne et trahissant la maladie du vieux continent qui oscille, bon an mal an, sur un fond légèrement schizophrénique, entre solidarité et rejet de l'autre. Une pièce qui nous propose de prendre enfin le temps d'écouter l'histoire de « l'Exilé », d'entendre son souffle, de sentir ses vibrations, peu importe qui il est et d'où qu'il vienne. Dans ce spectacle, le temps est étiré et celui d'un feu rouge dure toute une pièce, voir toute une vie pour qu'enfin le récit de « l'Exilé » décroche dans nos cœurs la place qui lui est due.

Dans Et si je les tuais tous Madame ?, nous sommes à la fois partout et nulle part, au milieu d'une ville, d'une rue, d'un pays,... Nous sommes en tout cas sans aucun doute au cœur du continent humain. Celui-là même qui fera qu'elle remontera ou non la fenêtre quand il s'approchera de la voiture pour lui raconter son exil. Celui-là même qui fera qu'elle démarrera en trombe dès que le feu sera vert ou qu'elle l'invitera pourquoi pas à prendre un café.

Les paroles denses, rythmées de l'homme au feu rouge qui raconte, vont et viennent comme une musique scandée que nous suivons, un peu extérieurs à la situation.

Le metteur en scène, qui n'est autre que l'auteur lui-même, a eu en effet l'intelligence de nous extraire de notre propre culpabilité, en nous laissant à notre place de spectateurs de la situation, afin de pouvoir réellement entendre les mots de cet homme qui s'indigne de « l'insolente richesse d'une petite minorité face à la misère du plus grand nombre ». Ainsi à la manière brechtienne, des textes engagés mêlés à des chants traditionnels, nous ramène à l'ici et maintenant de nos propres vies et permettent un processus de recul. Et c'est donc « à la frontière de l'esthétique et du politique » que nous percevons l'inhumanité de la négation de l'autre et l'irresponsabilité d'une Europe abêtie par des réflexes capitalistes égocentrés.

Enfin grâce à une scénographie et des lumières sobres mais pensées ce spectacle est un tableau, une œuvre photographique à elle-seule et nous voyageons partout dans le monde, partout là où il y a des éclats de lumières, des forces qui veulent se faire entendre et qui redonnent un peu d'espoir à cette noirceur ambiante.

Et si je les tuais tous Madame ?

Bien au-delà d'un texte...

Ce monologue à quatre voix pourrait tout aussi bien s'intituler "faire entendre toute une vie le temps d'un feu rouge". C'est comme un cri, un appel à ressentir d'abord, à partager, si possible...

Appel à quatre voix qui sont celles d'un comédien: Lamine Diarra ; d'un autre, comédien-chanteur: Hamidou Bonssa (que l'on peut voir comme son ami Robert mais aussi sa voix intérieure, sa conscience, son double, ou autre...) ; de comédiens-musiciens: Harouna David Malgoubri, Ouedraogo Salifou. Soit un quatuor très complice, mû par une même énergie.

Les mots sont ceux d'Aristide Tarnagda qui se place résolument dans la mouvance artistique actuelle au Burkina Faso, comme Koffi Kwahulé en Côte d'Ivoire, avec qui il partage certaines influences (Koltès) et caractéristiques : une langue riche, musicale et poétique, torrentueuse, une langue qui remplit un espace dépouillé, scénographie réduite à quelques blocs et des chapeaux virevoltant de tête en tête...

Le lieu n'est pas défini avec plus de précision que: *"une ville dans le monde, une rue, un feu rouge, une femme dans sa voiture qui attend, et cet homme sur le trottoir"*. Face public, un homme interpellera constamment cette *"madame"*... À moins que ce ne soit les spectateurs ? Il essayera de faire entendre ce qu'il désire raconter, son vécu d'exilé, son parcours de réfugié (qu'on le dise "migrant", "demandeur d'asile" ou jadis: "déplacé" sur les routes de l'Exode), d'exprimer sa détresse, sa solitude.

Mais l'homme ne sera pas tout à fait seul car il fera appel aux douloureux souvenirs de présences chères, parents, femme, enfant, amis... qui paraîtront familiers à des regards occidentaux. Cet individu-là ne cherchait qu'une vie digne, pour lui, pour sa famille. Il est parti de chez lui, abandonnant sa femme et son fils: lâcheté ou courage ? Il retournera sans cesse ces questions, et d'autres, sans réponse... Son double et ami sera plus virulent, rappelant que si "pauvreté n'est pas vice", elle est susceptible d'engendrer la violence.

Bien sûr le contexte est différent, Ougadougou n'est pas l'Afrique (qui offre tant de langues différentes) et l'Afrique n'est pas l'Europe, mais on retrouve la même difficulté de communication de l'individu avec son semblable... La conductrice à qui cet exilé bien mis (pas un mendiant) s'adresse - une "possédante" - n'est pas nécessairement européenne.

L'indifférence comme la solidarité peuvent être universelles ; les dames riches sont de partout, méprisant une misère qu'elles ignorent. C'est une forme de brutalité au quotidien, partout dans le monde. L'espace d'un instant, un instant théâtral, Aristide Tarnagda, auteur-metteur en scène, et quatre artistes ont voulu y faire écho. Rien qu'un instant le temps est suspendu, un instant le monde arrête son vacarme : un ralenti pour permettre d'en mieux comprendre les rouages.

Dynamisme africain

Grâce aux actions pionnières d'échanges intercontinentaux du Théâtre de Poche, et depuis quelques années d'autres structures artistiques, on commence à mieux connaître la production africaine. Des noms sont devenus familiers: Etienne Minoungou, Dieudonné Niangouna, Koffi Kwahulé... qu'Aristide Tarnagda a rencontré en 2004 au Festival *"Récréâtrales"* de Ougadougou, un creuset important pour lui, et le Burkina Faso, et l'Afrique. Cette étape décisive l'a mené à écrire une douzaine de pièces dont *"Exils 4"*, entendu en 2007 à la Comédie-Française, et *"Les Larmes du ciel d'août"* à Avignon, la même année.

L'actuelle vie culturelle intense au Burkina Faso, le développement incessant d'activités..., il faut espérer que l'actualité politique ne vienne pas en assombrir les belles perspectives.